

CO
éditions

/ POLAR

P. J. Dubreuil



Fusions & Trahisons



P. J. Dubreuil

Fusions et trahisons

Roman



Du même auteur, publié chez n'co éditions

Fantasy / Science-fiction :

Chroniques de Diamanterre

- Épisode 1 : *Bienvenue dans le système* (mars 2022)
- Épisode 2 : *Le Roi-Druide* (juillet 2022)
- Épisode 3 : *Le troisième continent* (février 2023)
- Épisode 4 : *Les larmes de Fafnir* (juillet 2024)
- Épisode 5 : *Le choix de l'empereur* (juillet 2026)

Les samouraïs des étoiles (mai 2023)

L'effet domino – L'expansion galactique (intégrale) (octobre 2023)

Templier – Le dernier gardien (2^e édition, juin 2024)

Les âmes sœurs de Varanine (décembre 2024)

Columbus – La trilogie stellarque (intégrale) – (novembre 2025)

Reboot (mai 2026)

Thrillers / Policier :

Sous influence (juin 2022)

Affaire de sang (janvier 2023)

Le passé en abyme (2^e édition, mai 2023)

Je suis un sorcier (août 2023)

Mort d'une joggeuse (février 2024)

Virusse (2^e édition, août 2024)

Vogue tragique à Saint-Jean (octobre 2024)

Amer cocktail (mars 2025)

Invisible(s) (juin 2025)

Autre :

Amour, crème anglaise et pétafine (mars 2026)

Ailleurs...

Thrillers / Policier :

De Profundis (Éditions Sydney Laurent)

Vous reprendrez bien des clams (Éditions de l'Arbre-Monde)

Note de l'auteur :
Fusions et trahisons
est une version corrigée et amendée de
La mémoire en fusion
paru en 2021 aux Éditions Saint-Honoré.

Sommaire

Prologue	1
Lundi	4
1	4
2	8
3	16
4	22
5	29
6	36
Mardi	43
7	43
8	50
9	55
10	61
11	66
12	77
13	83
14	90
Mercredi	101
15	101
16	110
17	120
18	129
19	136
20	150
21	157
22	166

Jeudi	173
23	173
24	179
25	189
26	195
27	201
28	208
Vendredi	215
29	215
30	222
Samedi	224
Épilogue	230

*« Tout le monde savait que c'était impossible à faire.
Puis, un jour, quelqu'un est arrivé qui ne le savait pas
et qui l'a fait. »*

Winston Churchill.

Prologue

— Tout est en place ?

Dans l'écouteur, la voix parvenait distordue, asexuée.

— Oui, c'est pour demain matin.

— Êtes-vous certain que cela marchera ?

— On ne peut jamais être sûr. J'ai saboté sa voiture. J'ai installé deux microcharges sur les durites de liquide de freins, à l'avant et à l'arrière. Je le suivrai et les ferai sauter à distance un peu avant une longue série de virages en descente sur le causse¹. Avec un peu de chance, il terminera au fond du ravin et vous serez tranquille. Définitivement.

— Êtes-vous sûr que cela passera pour un accident ?

— Pratiquement. Les charges que j'ai posées sont vraiment minuscules et je ne pense pas que les gendarmes iront chercher plus loin. Il a la réputation de conduire vite et tout le monde peut rater un virage, vous ne croyez pas ? La route est dangereuse, surtout par temps de pluie. Faites-moi confiance, il a peu de chances de s'en tirer.

— Souhaitons-le. Il faut vraiment que cela marche. Il en va de notre avenir à tous.

— Ne vous en faites pas, ça marchera.



Il était 5 h du matin et l'Alfa Romeo Giulia rouge sortit du petit chemin de terre sous la pluie battante pour s'engager sur la

1 – Un causse est un haut plateau calcaire au sol aride, creusé par l'eau de pluie qui façonne des paysages de roches à l'air libre et des grottes souterraines. Les causses se situent à la pointe sud du Massif central, principalement dans la région Occitanie. Ils s'étendent sur plusieurs départements, en particulier l'Aveyron, la Lozère, le Gard et en l'occurrence l'Hérault, au sein du Parc naturel régional des Grands Causses.

D9 vers le sud en direction d'Arboras. C'était la route que son conducteur empruntait tous les jours pour se rendre à son laboratoire situé sur le campus de l'université de Montpellier.

En octobre, la région est parfois frappée par ce que les météorologues nomment un épisode méditerranéen et, dans ce cas, les nuages venant de la mer déversent des trombes d'eau sur les versants sud des premiers contreforts des Cévennes.

Ce matin-là, il faisait encore nuit et la visibilité était particulièrement réduite en raison de la pluie. Le conducteur ne prêta pas la moindre attention à l'Audi noire aux vitres teintées qui le suivait à quelques dizaines de mètres.

Au début de la descente sur Arboras, l'homme n'entendit pas les petites déflagrations étouffées par les bruits de roulement, de la pluie et des essuie-glaces. Avant le premier virage, il essaya de freiner, mais la pédale s'enfonça jusqu'au plancher. Il réussit à négocier la première épingle, essaya de ralentir en rétrogradant, mais sa vitesse était encore trop importante et la deuxième courbe lui fut fatale. L'Alfa rouge franchit le parapet dans un fracas de tôles froissées et s'abîma dans la pente pour terminer sa course contre un rocher, une trentaine de mètres en contrebas. Au-dessus, sur la route, la grosse Audi s'arrêta sur le bas-côté sans que personne n'en descende. Soudain, malgré la pluie, des flammes commencèrent à s'élever du côté droit du véhicule. La voiture allemande redémarra doucement et se perdit dans l'obscurité. Un autre véhicule s'arrêta quelques minutes plus tard, feux de détresse allumés. Une jeune femme en descendit, attirée par les lueurs en provenance de la voiture accidentée. Elle se pencha un peu et crut discerner une forme dans les buissons au-dessous d'elle.

Le feu dans l'Alfa Romeo finit par s'éteindre, aidé en cela par une recrudescence de la pluie. Voulant en avoir le cœur net, la femme sortit une lampe de poche de sa boîte à gants, l'alluma et descendit avec précaution, heureuse de porter des chaussures de sport. Elle parvint jusqu'à un homme inanimé. Elle prit rapidement son pouls et fut soulagée de constater qu'il était vivant. Elle n'essaya pas de le bouger ni de le réveiller, mais remonta à

sa voiture et sortit son téléphone portable. Elle composa le 18. Elle n'attendit pas longtemps. Au bout de quelques secondes, un homme décrocha.

— Oui, quel est le problème ?

— Je veux vous signaler un accident dans la côte d'Arboras. Une voiture a quitté la route et s'est écrasée sur un rocher. Un homme a été éjecté, mais il est vivant bien que sans connaissance. À première vue, il ne semble pas sérieusement blessé, mis à part un choc à la tête, vraisemblablement.

— Restez à côté au cas où il reviendrait à lui. Je préviens les pompiers de Clermont-l'Hérault. Ils devraient arriver rapidement. Savez-vous quoi faire en attendant ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, je suis infirmière.

— Parfait. Ne bougez pas, nous arrivons.

La jeune femme ressortit de sa voiture et se dirigea vers le coffre qu'elle ouvrit. Elle récupéra une couverture de survie qu'elle retourna déployer sur l'homme toujours sans connaissance.

— Et voilà, mon ami. Ça te protégera au moins de la pluie en attendant les pompiers.

Au-dessus d'elle, sur la route, elle entendit un véhicule s'arrêter, puis un autre. Au moins, elle ne serait pas seule avant l'arrivée des secours.

Lundi

1

Cela commença par des bruits, des voix étouffées, féminines et une masculine. Et puis ce *bip bip bip* lancinant. Il ne parvenait pas à discerner ce qu'elles disaient. Juste quelques mots : commotion, chance, trop vite, route glissante... Puis ce furent les lumières, juste derrière ses paupières lourdes, lourdes. Il avait envie de dormir et, en même temps, il voulait ouvrir les yeux.

Puis les voix se firent plus précises et l'une d'entre elles se fit plus insistante.

— Monsieur Villard ! Est-ce que vous m'entendez ? Réveillez-vous, Monsieur Villard !

Il sentit la pression d'une main sur sa poitrine et il ouvrit les yeux, tout doucement, pour les refermer aussitôt, aveuglé par la luminosité ambiante. Il porta la main gauche devant son visage et prit conscience de la présence d'une perfusion. La lumière dans la pièce diminuait, accompagnée du bruit caractéristique de stores électriques. Il put enfin entrouvrir les yeux pour se rendre compte qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital avec deux jeunes femmes, l'une d'elles en blouse d'infirmière, et d'un homme plus âgé. Il réalisa que l'infirmière lui parlait.

— Ah, Monsieur Villard, enfin ! Vous vous décidez à revenir parmi nous !

— Que m'est-il arrivé ? Pourquoi suis-je ici ?

— Vous avez eu un accident d'automobile ce matin.

L'homme qui venait de s'adresser à lui d'une voix de basse était un quadragénaire barbu, assez grand. Sur sa blouse, on pouvait lire qu'il était docteur et s'appelait Stéphane Soulié. Il regardait Villard un peu comme un entomologiste scrute un insecte bizarre qu'il vient de découvrir dans son café.

— Vous souvenez-vous de ce qui vous est arrivé, Monsieur Villard ?

— Non. Je ne me souviens de rien. Où est-on, ici ?

— Vous êtes à l'hôpital de Clermont-l'Hérault. Vous y avez été conduit par les pompiers après votre accident tôt ce matin dans la côte d'Arboras. Si vous voulez mon avis, elle est bien trop dangereuse. On devrait la fermer ou la refaire. Vous n'avez pas idée du nombre de gens qu'on nous amène à la suite d'un accident sur cette fichue route.

— Clermont-l'Hérault ? Arboras ? Où est-ce ?

Les trois personnes dans la pièce se regardèrent sans parler. La jeune femme en civil prit la parole.

— Je suis Magali Joubert, je suis infirmière et je travaille dans cet hôpital. C'est moi qui vous ai trouvé sur le bord de la route non loin de votre voiture accidentée. Je ne devais pas rouler très loin derrière vous, car je suis arrivée juste après l'accident et j'ai pu prévenir les pompiers. Vous avez eu de la chance d'être éjecté de la voiture. Normalement, cela n'aurait pas dû se produire avec la ceinture si vous l'aviez attachée. Mais dans ce cas précis, ça vous a sauvé la vie. Vous ne vous souvenez vraiment de rien ?

La jeune femme était petite et mince, brune, et son regard perçant le dévisageait attentivement.

— Non, rien du tout. Et vous dites que je m'appelle ?...

— Villard. Axel Villard. Et vous êtes enseignant-chercheur en physique à l'université de Montpellier.

— Vous êtes certaine ?

— Oui, c'est en tout cas ce qui est marqué sur les papiers que nous avons retrouvés sur vous. Tenez, les voici.

Elle se pencha vers la table de chevet et en ouvrit le tiroir. Elle en sortit un portefeuille qu'elle lui tendit. Il s'en empara et l'ouvrit, se saisissant de la carte d'identité qu'il regarda attentivement. La photographie montrait un homme assez jeune d'aspect, à la chevelure brune et ondulée et aux yeux clairs. D'après la date de naissance, il avait trente-deux ans.

— Pouvez-vous me passer un miroir, s'il vous plaît ?

Sans un mot, Magali alla prendre son sac à main qu'elle avait posé sur une chaise contre le mur en face du lit, l'ouvrit, en sortit un petit miroir à maquillage et le lui tendit. Doucement, il le prit et d'une main tremblante se regarda dedans. Ce qu'il vit lui montra l'homme de la carte d'identité : le miroir lui renvoyait deux yeux bleus inquisiteurs. Sa tête était bandée, ce qu'il n'avait pas encore réalisé. Il la toucha du bout des doigts.

Le docteur reprit la parole.

— Oui, vous avez dû heurter un rocher et vous avez perdu connaissance : un léger traumatisme crânien, mais sans gravité. À part ça, vous n'avez rien. Juste quelques égratignures. Vous êtes un petit veinard.

— Docteur ! Je ne me rappelle rien ! Je viens d'apprendre mon nom, mais le reste... Rien ! Je ne me souviens de rien. Je ne sais même pas où j'habite, où je travaille, si j'ai de la famille, des amis... Rien, je vous dis !

— Calmez-vous, Monsieur Villard. Cela va revenir. Il arrive qu'à la suite d'un choc à la tête, comme celui que vous avez eu, certaines personnes soient frappées d'amnésie. Mais cela revient toujours, plus ou moins vite, souvent d'une manière fractionnée, mais cela revient. Et puis, si cela met du temps, il y a des techniques de stimulation, comme l'hypnose, par exemple.

— Mais si ça ne revient pas ?

— Cela reviendra, faites-moi confiance. En attendant, il faut vous reposer. Après un choc pareil, il est normal que vous soyez un peu... chamboulé. Je vais vous laisser, maintenant. Magali,

puisque vous avez pris votre service d'une manière un peu... non conventionnelle, je vous laisse avec notre patient. Rose, vous m'accompagnez ? Il faut continuer la visite des autres malades.

Le docteur serra la main d'Axel et sortit, suivi de l'infirmière en blouse.

Magali attrapa une chaise et la posa à côté du lit. Elle s'y assit et prit la main droite de Villard dans la sienne.

— Vous ne vous rappelez vraiment rien ? Essayez de vous concentrer sur votre respiration. Fermez les yeux et laissez-vous aller. Voilà, comme ça, c'est bien.

Axel, les yeux fermés, se mit à respirer profondément, régulièrement. Au bout de quelques minutes, Magali constata qu'il s'était endormi. Elle soupira et lui lâcha doucement la main, puis elle se leva sans bruit, remplaça la chaise contre le mur et sortit de la chambre. Tout en refermant la porte, elle porta un dernier regard sur Villard.

Allez, ma cocotte, ressaisis-toi ! T'as passé l'âge des coups de foudre.

2

En entrant dans son bureau de l'université de Durham ce lundi matin, Colin McPhee prit la peine d'allumer son ordinateur avant d'accrocher son manteau et sa casquette à une patère fixée à la porte. Puis il ressortit et se dirigea vers le distributeur de boissons. Il sélectionna un thé ou du moins quelque chose qui s'en approchait et serra la main des quelques collègues plus matinaux que lui qui se trouvaient déjà là.

Il aimait bien ces rencontres informelles pendant lesquelles il pouvait discuter de choses apparemment banales, mais qui lui en apprenaient beaucoup plus sur les gens avec qui il travaillait. Cela lui permettait aussi de se tenir au courant des bruits de couloirs, chaque université étant un microcosme avec ses codes, ses lois et ses luttes de pouvoir.

Quelques minutes plus tard, après avoir échangé une ou deux plaisanteries avec ses pairs, il déposa son gobelet dans une poubelle à côté du distributeur et reprit une boisson, un café cette fois, qu'il emporta dans son bureau.

Il referma la porte et s'assit en face de son écran. Le lundi matin, il ne dispensait pas de cours et ce temps était réservé à du travail administratif. Il ouvrit sa boîte mail et découvrit une quinzaine de messages, certains de collègues étrangers. Colin était un chimiste reconnu et il travaillait souvent en collaboration avec d'autres chercheurs aux États-Unis, en Chine, en Inde ou encore en France.

Un message en particulier attira son attention. Il était en français, langue qu'il dominait assez bien, ayant fait une partie de ses études à l'université de Montpellier et il lui était envoyé par Axel Villard, un physicien et ami de cette faculté. La boîte mail n'était pas l'adresse habituelle d'Axel.

Axel avait l'habitude de lui envoyer des blagues, pas toujours de très bon goût, mais qui le faisaient toujours rire. L'en-tête du message disait : fais le ménage, mon pote, ce n'est pas une blague !

Il ouvrit l'email.

Colin, mon pote. Ils sont après moi. Je suis presque certain que mon bureau a été visité et j'ai vu des voitures stationnées en bas du labo et pas loin de chez moi. Je suis probablement sur écoute. Ils ne sont pas encore entrés chez moi à cause de Butch, mais ce n'est certainement qu'une affaire de jours, voire d'heures. Je t'écris depuis un cybercafé en espérant que ce mail ne sera pas tracé.

Ils n'ont pas pu trouver le dossier qu'ils cherchent. Il est enregistré sur un support que j'ai déjà mis en sûreté. J'ai détruit tous les documents sur papier. Fais-en de même de ton côté et essaie de te faire oublier un moment. Pense à mettre Debra et la puce à l'abri pour le moment. Je t'assure, ces gars ne plaisantent pas. Ils m'ont déjà menacé ouvertement. J'espère qu'ils ne remonteront pas jusqu'à toi, mais je crains qu'il ne soit déjà trop tard, car ils connaissent ton nom, et ce ne sont pas des amateurs. Je suis certain qu'ils ont le bras long et les moyens de te nuire. De mon côté, je vais essayer de résoudre le problème. En attendant, ne t'inquiète pas si tu n'entends pas parler de moi pendant quelque temps. Tu sais ce qu'on dit chez nous : pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Fais une grosse bise à ta petite femme que tu ne mérites pas et à ma filleule. Dès que tout cela se sera tassé, je prendrai quelques jours pour monter te voir et nous pourrions partager une ou deux bières en regardant couler la Wear.

Axel

PS Pense à effacer ce mail.

Colin fronça les sourcils. Il savait qu'Axel avait subi un certain nombre de pressions pour mettre un terme à ses — à leurs — recherches, mais il n'avait pas ressenti la même chose ici, à Durham. Cependant, si Axel le mettait en garde, c'était qu'il avait

de bonnes raisons pour le faire. *Mieux vaut prévenir que guérir*, se dit-il, et il effaça le mail.

Il ouvrit le tiroir droit de son bureau et en sortit un disque dur externe qu'il fit sauter deux ou trois fois au creux de sa main d'un air songeur avant de se lever et de le placer dans la poche intérieure de son manteau. Puis il décrocha son téléphone et appela chez lui. À l'heure qu'il était, Debra était certainement levée pour préparer le petit déjeuner de Jill avant de l'accompagner à l'école. Debra était traductrice et travaillait à la maison. Elle avait donc peu d'obligations professionnelles en dehors des délais imposés par les éditeurs.

Le téléphone sonna deux fois, puis son épouse décrocha.

— Oui Colin, tu as oublié quelque chose, chéri ?

— Pas exactement, mais je voudrais que tu fasses les bagages. Je passerai vous prendre, toi et Jill en fin d'après-midi. Nous partons en vacances, un collègue a été obligé d'annuler sa semaine et veut nous en faire profiter. Je ne te dis pas où, c'est une surprise.

Au bout du fil, il y eut un blanc, puis Debra répondit.

— D'accord, chéri. J'espère que ce n'est pas encore un de tes plans pourris pour aller pêcher le saumon dans une cabane en bois sans chauffage.

Le ton était enjoué, mais Colin fut soulagé. Debra avait compris et la réponse qu'elle lui avait donnée était conforme à ce qu'ils avaient décidé en commun.

— Super, ma chérie. Je passe vous prendre toutes les deux vers 17 h. Tout sera prêt ?

— Ne t'en fais pas, Colin. Nous pourrons partir dès que tu arriveras. Je prévois des affaires chaudes ?

— Oui, ce serait préférable. On ne sait jamais. À ce soir, chérie.

Il raccrocha et se renversa dans son fauteuil en soupirant, l'air pensif. Puis, il commença à ouvrir les autres mails afin d'y répondre.



La journée s'écoula et Colin quitta l'université vers 16 h. La nuit était déjà presque tombée lorsqu'il s'installa au volant de sa

BMW. Il démarra et parcourut quelques kilomètres tout en scrutant régulièrement son rétroviseur. Il remarqua qu'une grosse camionnette Ford noire le suivait sans faire mine de se rapprocher, mais elle tourna à droite à un carrefour.

Il poussa un soupir de soulagement. *Je deviens complètement parano*, se dit-il.

Il parcourut encore quelques kilomètres et se gara sur le parking d'un pub, *The Three Horseshoes*. Il sortit de sa voiture et s'engouffra dans l'établissement, non sans vérifier que personne ne le suivait. Il se dirigea vers le comptoir derrière lequel trônait une serveuse rouquine.

— Salut, Linda, tu vas bien ?

— Salut, Colin. Tu bois quelque chose ?

— Non merci, je n'ai pas vraiment le temps. Malcolm est-il dans les parages ?

— Oui, tu as de la chance, il est derrière, dans la remise en train de vérifier le stock. Vas-y, tu connais le chemin.

— OK, merci, Linda. À la prochaine.

— Au revoir, Colin.

Il ressortit du pub et le contourna. À l'arrière, une porte était ouverte. Il la franchit et y trouva Malcolm Gray, un stylo derrière l'oreille et un bloc de papier à la main.

Malcolm était un ami d'enfance avec qui il avait fait les quatre cents coups. Après avoir obtenu leurs A-levels (équivalent du bac), leurs chemins s'étaient séparés. Malcolm avait profité d'un petit héritage pour acheter le pub, alors dans un état plutôt délabré. Il en avait fait quelque chose de convivial où pas mal de monde aimait se retrouver pour boire un verre entre amis ou pour apprécier un bon repas dans une ambiance feutrée.

— Salut, Colin, ça fait un bail !

— Oui, je sais, tu as raison, mais tu me connais. Quand je commence à bosser, j'ai du mal à faire autre chose. Tu vas bien ?

— Ça, va, ça va. Beaucoup de boulot, mais je ne me plains pas. Les affaires vont bien, et je crois que je vais bientôt y arriver, avec Linda. Mais elle me fait poireauter. Je crois qu'elle aime ça.

— Mais non ! Elle attend simplement que tu te décides, c'est tout. Et c'est une fille super, fais attention avec elle.

— C'est bien le problème. Je sais ce qu'elle veut, mais je ne sais pas si j'en serai capable. Je crois que j'ai la trouille, en fait.

— Et qu'est-ce que tu risques ? Qu'elle t'envoie sur les roses ? Ça ne sera pas la première fois, mais au moins tu sauras où tu en es.

— T'as raison, j'y vais tout de suite !

— Attends, attends, j'ai un service à te demander, mais je dois t'avertir, c'est peut-être risqué.

Malcolm s'arrêta net.

— Risqué ? Avec toi ? J'ai du mal à y croire.

— Eh bien, il va falloir que tu t'y fasses, parce que, cette fois-ci, j'ai un problème.

— Avec ton boulot ?

— Exactement, et je t'assure, j'ai la trouille. C'est au sujet des recherches dont je t'ai parlé et qu'Axel mène de son côté. Il m'a envoyé un email me mettant en garde. Il semble être sous surveillance et il a planqué ses fichiers. Et il me demande de faire de même.

— Et tu veux que je les cache ici ?

— Précisément. Ici ou ailleurs, peu importe. Ce que je ne veux pas, c'est qu'on fouille ma baraque ou mon bureau et qu'on les trouve. Je ne pense pas avoir été suivi jusqu'ici. Tu es d'accord pour que je te confie les fichiers ?

— Pas de problème. Donne-moi tout ça et je vais les mettre au coffre du pub.

Colin lui tendit le disque dur : Malcolm s'en saisit et le mit dans une poche de son gilet.

— Je vais le ranger tout de suite. Attends ici une minute et puis sors. Il vaut peut-être mieux qu'on ne nous voie plus ensemble pendant quelque temps, tu ne crois pas ?

— Tu as raison. Vas-y, je file en douce, juste après. Et, Malcolm ?

— Oui ?

— Merci, mon frère. Je te revaudrai ça.

— T’as intérêt. Mais j’ai déjà ma petite idée, ne t’inquiète pas.

— Tout ce que tu veux.

— Je te la rappellerai, celle-là.

Une fois son ami parti, Colin attendit un moment, puis rejoignit rapidement sa voiture et démarra sous une pluie fine et dense. Quelques minutes plus tard, il se gara devant le cottage qui lui appartenait, se dirigea vers la porte et entra.

Debra et Jill l’attendaient dans le salon, assises sur le canapé devant une paire de valises. Debra était une grande brune élancée de la même taille que Colin alors que Jill, qui allait fêter ses cinq ans, était une petite fille blonde aux grands yeux bleus. Ses oreilles légèrement pointues et sa peau claire presque diaphane lui donnaient un peu l’air d’un elfe.

Debra se leva et enlaça son mari alors que Jill allait s’accrocher à sa jambe.

— Un bisou, papa, un bisou, s’il te plaît !

Colin se pencha et souleva sa fille, puis lui planta un gros baiser tonitruant sur chaque joue. Il la reposa au sol tout en lui chuchotant à l’oreille.

— Peux-tu aller vérifier que tu n’as rien oublié dans ta chambre, ma chérie, pendant que Papa et Maman terminent ici ?

Il attendit que Jill monte l’escalier pour s’adresser à Debra.

— Axel a des ennuis et il craint pour nous. Il pense qu’il vaut mieux vous mettre à l’abri, toi et Jill en attendant que les choses se tassent. Je vous emmène toutes les deux chez ta sœur à Édimbourg. Elle n’est pas au courant, mais ainsi, il n’y aura pas de trace téléphonique.

— Combien de temps, tu crois ?

— Quelques jours, une semaine maxi. On verra d’ici là comment ça tourne. Mais je serai plus tranquille en vous sachant là-bas.

— Et toi, que vas-tu faire ?

— Je reviens ici demain matin, comme si tout était normal. Je partirai tôt de chez ta sœur. Cela me permettra d’arriver à la fac en milieu de matinée au plus tard. Personne ne remarquera rien.

— D'accord, mais fais attention, tout de même.

En entendant Jill redescendre l'escalier, ils s'interrompirent et s'emparèrent des deux valises.

Debra enfila son manteau, tendit sa parka à Jill et tous trois montèrent dans la voiture après avoir soigneusement verrouillé la porte d'entrée de leur pavillon.

Dans l'intervalle, le temps ne s'était pas arrangé et une lourde pluie tombait presque à l'horizontale, aidée en cela par un fort vent du nord qui refroidissait l'atmosphère. Colin démarra lentement et se dirigea vers l'A1. La route allait être longue jusqu'à Édimbourg.



Penelope les regarda partir depuis son salon, confortablement installée dans un fauteuil tourné vers la rue, cachée par les rideaux de son bow-window.

Veuve depuis quelques années, Penelope Thomson avait été mariée pendant cinquante-cinq ans à Harold, ancien capitaine de l'Armée de terre. Ils avaient eu deux fils, tous deux dans l'armée également, et, lorsque Harold était mort d'une crise cardiaque à l'âge de quatre-vingts ans, elle avait été anéantie. Heureusement pour elle, ses fils avaient pu se libérer pour l'entourer et la reconforter. Certains voisins, également, avaient été là pour elle, attentionnés, à l'écoute, disponibles. Les McPhee, entre autres, avaient pris l'habitude de veiller sur elle, et pas une semaine ne se passait sans que Debra vienne la voir, souvent accompagnée de leur adorable Jill.

Depuis deux ans, à la suite d'une recrudescence de cambriolages et menues incivilités, une association de quartier s'était formée : le Neighbourhood Watch². Elle arborait fièrement le macaron jaune du NW, collé sur la vitre de sa porte d'entrée.

Bien qu'en parfaite forme, Penelope commençait à oublier certaines choses. D'un caractère entier, mais totalement honnête, elle était consciente que son âge ne jouait pas en sa faveur,

2 – *L'équivalent des Voisins Vigilants.*

aussi avait-elle pris l'habitude de tout noter et sa maison était parsemée de petits mots disposés aux endroits stratégiques. Les courses à faire étaient bien entendu placardées sur le réfrigérateur, les numéros importants sous le téléphone dans le salon, les jours et horaires de passages des différentes poubelles sur la porte de derrière, dans la cuisine. Mais pour le NW, elle avait ce qu'elle appelait son « cahier de tour de garde ».

Il était posé sur le rebord du bow-window, et elle notait tout ce qui lui paraissait inhabituel. De plus, elle s'imposait au moins huit heures de garde tous les jours. Quatre le matin, quatre l'après-midi. Elle disait qu'il était plus intéressant d'être le témoin de la vraie vie que de regarder comme un zombie toutes les stupidités dont les chaînes de télévision nous abreuvent au quotidien.

Aussi fut-elle très surprise, lorsqu'elle vit les McPhee mettre leurs valises dans le coffre de leur jolie voiture et partir sans lui dire au revoir. C'était un rituel chez eux : chaque fois qu'ils s'absentaient, ils venaient le lui dire. Ils lui avaient confié un double de leurs clés et elle-même leur avait donné les siennes. Elle pouvait ainsi arroser leurs plantes en leur absence et intervenir si le moindre problème se posait. La réciprocité était également vraie, même si Penelope s'absentait rarement, sauf pour les fêtes qu'elle passait régulièrement chez l'un ou l'autre de ses fils.

Elle s'adressa à ses deux yorkshire-terriers, Tim et Tom :

— C'est curieux, ils s'en vont comme ça, en pleine période scolaire, et sans me le dire. Qu'en pensez-vous, mes kikis ?

Les deux chiens la regardèrent avec des yeux ronds, mais ne répondirent pas.

Penelope nota soigneusement la date et l'heure du départ de ses voisins dans son petit cahier.

3

Jeanne Lavardin, présidente de la FEREN (Fondation Européenne de Recherche et d'Exploitation Nucléaire), sortit du siège en fin d'après-midi, ce lundi. La journée avait été assez productive et elle avait signé de gros contrats avec le Royaume-Uni et l'Australie pour la construction et la mise en service de trois centrales nucléaires de type EPR.

Peu importait ce que disaient les détracteurs de ces centrales, elle considérait que l'avenir énergétique d'un pays passait par plus de centrales nucléaires afin de faire face au besoin croissant en électricité. Et tant pis pour les conséquences à long terme et le stockage ou le retraitement des déchets : ce n'était pas son problème, tant qu'elle pouvait asseoir sa fortune et sa notoriété.

Une autre activité de la fondation était la recherche. Elle finançait de nombreux laboratoires, publics ou privés. Cela lui permettait d'être constamment à jour sur l'avancée des chercheurs et elle avait pu ainsi mettre la main sur un certain nombre de brevets qui auraient pu entraver le développement du nucléaire, s'ils avaient été mis sur le marché.

Le siège social étant situé à Paris, il lui était ainsi plus facile de rayonner dans le monde entier. Elle y disposait d'un logement de fonction, non loin des jardins du Luxembourg, et n'avait donc pas besoin d'un véhicule personnel, d'autant plus qu'une voiture de la fondation lui était allouée, avec chauffeur : elle détestait conduire en ville.

C'était une grande femme blonde assez maigre, proche de la cinquantaine. Peu maquillée, elle était toujours impeccablement vêtue de tailleurs sombres et la seule excentricité qu'elle se permettait était une collection de longues écharpes de couleur qu'elle

portait par tous les temps et qu'elle aimait voir flotter derrière elle alors qu'elle avançait d'un pas décidé.

À la fondation, elle était surnommée « Malélique » en raison de sa dureté, tant en affaires qu'envers ses subordonnés. Toutefois, comme les employés étaient très bien payés, ils supportaient des conditions de travail hors du commun et un stress quotidien non négligeable.

Elle monta dans la DS6 noire qui l'attendait, moteur au ralenti, et s'assit à l'arrière.

— À la maison, s'il vous plaît, Gérard.

— Bien, Madame.

La grosse voiture s'inséra silencieusement et en souplesse dans le flot de circulation. Jeanne détestait une conduite brutale et avait déjà renvoyé plusieurs chauffeurs pour cette raison. Celui-ci semblait avoir compris ce qu'elle attendait de lui.

Une vingtaine de minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant son domicile.

— Demain matin 9 h, Gérard. Ne soyez pas en retard. J'ai une réunion importante.

— Bien, Madame. Je serai là. Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Gérard.

Jeanne descendit de voiture et se dirigea vers la porte cochère de son immeuble sans un regard en arrière.

Une fois à l'intérieur de son appartement, elle posa ses affaires, se servit un verre de cognac, alluma une cigarette et se permit quelques minutes d'inaction, assise dans un fauteuil Pullman vert sombre, dans un silence de cathédrale.

Elle décrocha son téléphone pour appeler Charlotte Mably, sa directrice de communication.

— Allo, Charlotte ?

— Bonsoir, Jeanne. Vous êtes partie en coup de vent et nous n'avons pas pu discuter des prochaines réunions.

— Oui, c'est vrai, mais après tous ces pourparlers, j'en avais un peu assez. Je voulais encore vous féliciter pour avoir mené à bien ces négociations, tant avec les Australiens qu'avec les Britanniques.

Jeanne Lavardin considérait Charlotte Mably un peu comme son bras droit. Elle se reposait sur elle pour trouver des partenaires qui permettaient à la FEREN de proposer des solutions clés en main aux différents pays voulant renouveler ou développer leur parc nucléaire. Bien évidemment, ces partenaires ayant leurs entrées au sein des gouvernements étaient grassement rémunérés pour leurs services de facilitateurs. Cependant, les sommes en jeu consécutives à la signature d'un contrat étaient sans commune mesure avec les honoraires à payer et le bilan comptable était largement en faveur de la FEREN.

Sur le plan personnel, les relations entre les deux femmes étaient cordiales, sans plus, Jeanne ne laissant jamais le travail et l'affectif se mélanger. Elle voyait en Charlotte Mably une concurrente potentielle, aussi préférait-elle garder ses distances.

— Merci. Ils ont été coriaces comme d'habitude, mais nos intermédiaires ont mis suffisamment d'huile dans les rouages pour que nous puissions concrétiser la signature de ces contrats.

— Qu'en est-il des Chinois ?

— Monsieur Wang m'a dit que nous ne devrions pas tarder à recevoir de leurs nouvelles. Il pense que d'ici quelques jours, nous aurons une réponse ferme.

— Je l'espère. Jusqu'à présent, ce monsieur a beaucoup parlé, mais les résultats se font attendre.

— Je sais, Jeanne, mais nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment. La balle est dans leur camp.

— Bien, nous verrons demain, donc. Bonne soirée.

— Bonne soirée à vous également.



— Monsieur Dupuis. Quelles sont les nouvelles ?

— Tout s'est passé comme prévu. La voiture a quitté la route et s'est écrasée sur un rocher en contrebas. Elle a immédiatement pris feu. Il n'a aucune chance de s'en être sorti. Je pense que vous pouvez être tranquille.

— Et les dossiers concernant ses recherches ?

— Je regrette, je ne les ai pas encore. Ils ne sont pas sur son ordinateur à la fac, mon contact me l'a certifié et je lui fais confiance. Il va falloir que j'aille fouiller chez lui. Cela ne devrait pas être trop difficile, maintenant. Il habitait seul une maison isolée sur le causse. Je ne comprends d'ailleurs pas très bien ce qu'il y faisait, si loin de son lieu de travail. Ces chercheurs sont assez bizarres, parfois.

— Épargnez-moi vos réflexions philosophiques, trouvez-moi ces documents et faites-les-moi parvenir le plus vite possible. C'est tout ce que je vous demande. Rappelez-moi lorsque ce sera fait. Au revoir.

Après avoir raccroché, elle composa un autre numéro.

— Allo, Jean-Yves? C'est moi. Tout semble s'être déroulé comme prévu, mais nous n'avons toujours pas retrouvé les documents. Es-tu certain de Dupuis?

— Oui, c'est un ancien colonel de la DGSE. Il travaille en freelance maintenant. Il se présente comme un consultant en sécurité. Et il a conservé tout un réseau de son ancien job, ce qui lui permet d'être très réactif. Nous lui confions souvent des missions... délicates et confidentielles. Il nous coûte cher, le salopard, mais le retour sur investissement a toujours été profitable.

— Parfait. Pour le moment, il a donné satisfaction, mais il ne m'a pas encore fourni les dossiers que je recherche.

— Fais preuve d'un peu de patience. Il a toujours su trouver les moyens de parvenir à ses fins. De toute façon, il y a moins d'urgence, maintenant que le gars n'est plus dans nos pattes, tu ne crois pas?

— Peut-être que tu as raison, mais tu me connais, j'aimerais bien passer à autre chose à présent, et me concentrer sur la fondation. Merci, Jean-Yves. Je te tiens au courant, dans tous les cas.

— Pas de problème, j'attends ton coup de fil. À bientôt.

Elle s'enfonça un peu plus dans le fauteuil, songeuse. Jean-Yves Le Guerec... Ancien secrétaire d'État à la Défense. Il y avait eu quelque chose entre eux pendant quelques mois, mais leur relation avait plus été d'ordre commercial qu'amoureux. Chacun

avait tiré profit de cette expérience, surtout sur le plan professionnel, se disait-elle en souriant légèrement. Puis leurs chemins avaient divergé, mais ils étaient restés en contact et leur relation s'était avérée mutuellement bénéfique. Leurs banquiers, ceux qui géraient leurs comptes *offshore*, pouvaient en témoigner.

Dans le problème qui la concernait aujourd'hui, tout tournait autour de ce physicien, Axel Villard, et de ses recherches. Cela menaçait tout le secteur nucléaire. C'était un peu le serpent de mer, de nombreux chercheurs dans le monde clamaient qu'ils étaient sur la voie, mais, pour le moment, personne n'avait apporté de preuve concrète de la faisabilité du processus.

Jusqu'à ce jour où ils avaient reçu une demande de financement pour les travaux de ce jeune chercheur. Son dossier était bien monté et les pistes qu'il décrivait étaient prometteuses. Le CA avait voté en faveur d'une enveloppe reconductible tous les deux ans, suffisante pour permettre une avancée rapide de la recherche. Et puis, il y a deux mois, elle avait reçu un courrier de Villard l'invitant à venir le rencontrer pour qu'ils puissent discuter de la suite à donner. Il semblait enthousiaste, excité, même, et elle était allée le voir, discrètement. Et elle n'avait pas été déçue : il avait réussi ! Et là résidait le problème. Elle était parvenue à calmer ses ardeurs, lui disant qu'elle n'était pas certaine de pouvoir renouveler sa bourse, d'autres chercheurs ayant également besoin de subsides pour poursuivre leurs travaux. Elle lui avait demandé de patienter avant de publier quoi que ce soit et il avait accepté, temporairement.

Elle avait ensuite contacté le président de l'université afin qu'il fasse pression sur Villard pour qu'il ralentisse. Ensuite, Dupuis avait commencé son travail de sape, principalement une ou deux lettres anonymes, quelques coups de fil nocturnes, des véhicules inhabituels ostensiblement garés au pied du labo, avec un conducteur à la mine patibulaire au volant, la porte du bureau laissée ouverte après une visite nocturne visant à trouver des pièces importantes de la recherche de Villard. Et puis, ce matin, ce pauvre Axel avait perdu la vie dans un accident de voiture : il

conduisait trop vite, tout le monde le savait. Cela devait arriver, sur ces petites routes, surtout par temps de pluie.

Maintenant, il ne restait plus qu'à ramasser les miettes, c'est-à-dire les pièces du dossier manquant, et, pour cela, Dupuis faisait son boulot de son côté, mais elle avait aussi du monde à contacter outre-Manche. Elle devait également tout verrouiller chez l'autre chercheur, Colin McPhee. Et là, ce serait plus compliqué : il fallait qu'elle prenne des mesures. Les Rosbifs étaient plus difficiles à manipuler et elle n'avait pas tous les leviers.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

P. J. Dubreuil

Fusions et trahisons

Version gratuite - Ne peut être vendu

Illustration de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr